

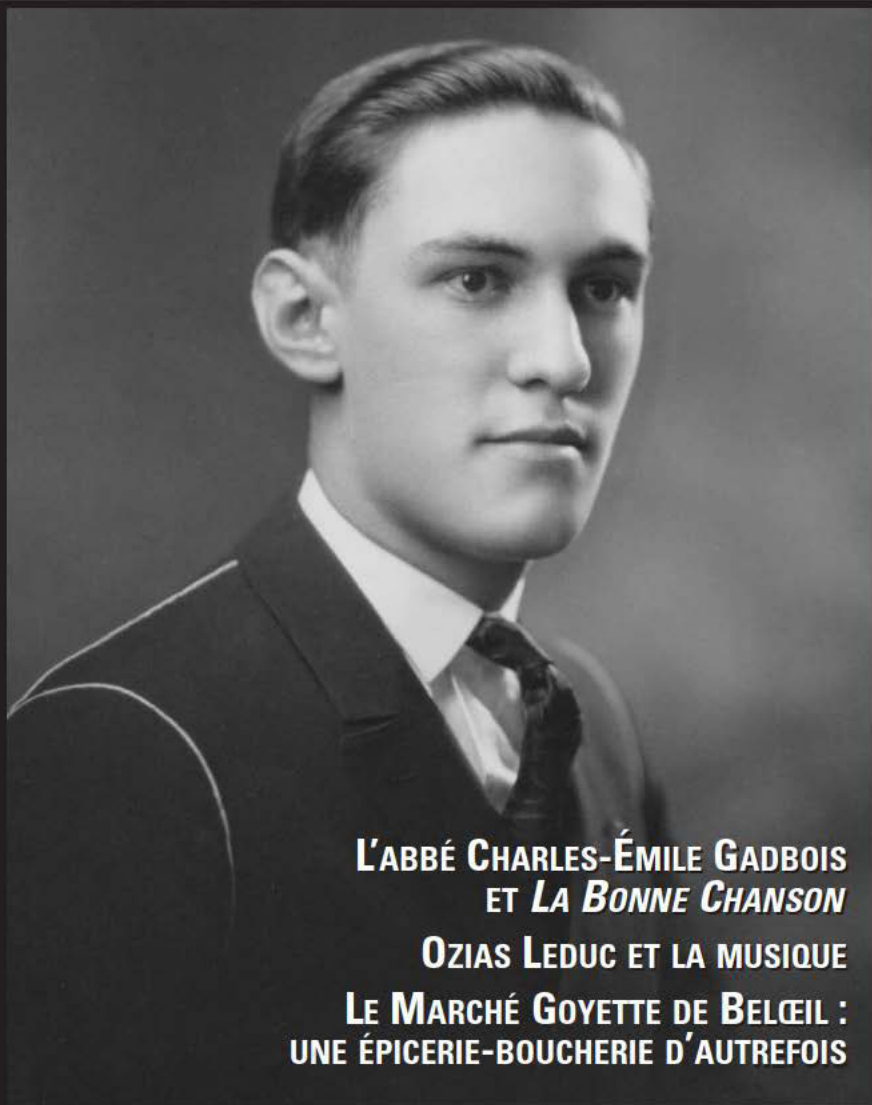
Cahier d'histoire

24^E ANNÉE

N^O 70

FÉVRIER 2003

Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire



**L'ABBÉ CHARLES-ÉMILE GADBOIS
ET LA *BONNE CHANSON***

OZIAS LEDUC ET LA MUSIQUE

**LE MARCHÉ GOYETTE DE BELŒIL :
UNE ÉPICERIE-BOUCHERIE D'AUTREFOIS**

Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire

Case postale 85010, Mont-Saint-Hilaire (Québec) J3H 5W1

Courriel : shbmsh@cam.org

Site internet : <http://www.cam.org/~shbmsh>

Membre de la Société d'histoire de la vallée du Richelieu, de la Table de concertation des archives privées en Montérégie et de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Bureau de direction

Président: Alain Côté

Vice-président: Pierre Gadbois

Secrétaire: Anne-Marie Charuest

Trésorier: Alain Côté

Directeurs: Benoit Béland

Pierre Lambert

Suzanne Langlois

Jean-Mathieu Nichols

Comité de rédaction

Suzanne Langlois, responsable

Anne-Marie Charuest et Pierre Lambert

La Société publie des textes d'intérêt local et régional (Vallée-du-Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes.

Les manuscrits, remis en double exemplaire et sur disquette informatique, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés d'utiliser les *Instructions aux auteurs* préparées à leur intention.

©Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire 2003

Tous droits de reproduction réservés.

Graphisme: Nicole de Passillé

Impression: Marc Veilleux Imprimeur Inc.

Dépôt légal: premier trimestre 2003, Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

ISSN: 0225-5359

Cahier d'histoire

de la
Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire

24^E ANNÉE

N^o 70

FÉVRIER 2003

SOMMAIRE

L'abbé Charles-Émile Gadbois et *La Bonne Chanson*

par Jean-Noël Dion 3

Ozias Leduc et la musique

par Laurier Lacroix 21

**Le Marché Goyette de Belœil :
une épicerie-boucherie d'autrefois**

par Alain Côté 33

*Les Cahiers bénéficient annuellement d'une aide financière
de la Société d'histoire de la vallée du Richelieu.*

*La Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire remercie
à titre de commanditaire la Ville d'Otterburn Park.*



L'ABBÉ CHARLES-ÉMILE GADBOIS ET LA BONNE CHANSON

————— JEAN-NOËL DION

L'auteur a été archiviste au Séminaire de Saint-Hyacinthe durant 19 ans avant de se joindre aux Archives nationales du Québec à Montréal. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment en littérature, et des monographies historiques sur des paroisses de la région de Saint-Hyacinthe. Il relate ici la création et l'évolution de l'entreprise de l'abbé Charles-Émile Gadbois qui a fondé La Bonne Chanson en 1937.

« Un foyer où l'on chante est un foyer heureux »

Qui d'entre nous ne connaît pas *La Bonne Chanson* ? Pour les plus jeunes, l'œuvre est associée à un simple recueil de chansons folkloriques et traditionnelles que les parents ont chantées durant les années d'enfance. Pour les plus âgés, le souvenir est plus ancré. Tous ont chanté *La Bonne Chanson*, ont tenu dans leurs mains les fameuses feuilles ou les cahiers, une couleur par numéro.

La Bonne Chanson rappelle une époque, tout comme le chapelet en famille, les trois cents questions du petit catéchisme, voter bleu ou voter rouge... Tout un mode de vie refait surface.

Le présent texte contribue à une meilleure connaissance de cette entreprise exceptionnelle. Il est aussi l'occasion de donner quelques éléments biographiques sur l'abbé Charles-Émile Gadbois, le promoteur de cette œuvre « *éducative, moralisatrice et patriotique* ».



La famille Gadbois à Saint-Barnabé

Les Gadbois demeurent à Saint-Barnabé, une petite paroisse située à quelques kilomètres de Saint-Hyacinthe. Après avoir épousé Céline Germain à La Présentation en 1901, Prosper Gadbois, homme d'affaires en vue de la paroisse, tient un magasin général en plus d'être agent d'immeubles. Maire du village de Saint-Barnabé de 1917 à 1925, homme entreprenant, Prosper Gadbois voit également à la construction d'une maison toute en brique située sur la rue principale, peu éloignée du commerce.

Le couple a cinq enfants : l'aînée, Rose-Alba, née le 30 octobre 1902, entrée chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal, décédée; les jumeaux, Germaine, née le 1^{er} juin 1906 et décédée le 23 octobre 1906, âgée de 4 mois, et Charles-Émile, tous deux sont baptisés le même jour; le cadet, Rosario, né le 1^{er} juillet 1909, domicilié à Ottawa; et enfin le benjamin, Raoul, né le 29 mars 1912, courtier et homme d'affaires, décédé en août 2002, a été échevin au conseil de ville de Montréal. Il était célibataire. C'est lui qui a mis sur pied la Fondation Charles-Émile Gadbois en 1986, afin de perpétuer la mémoire de l'abbé Gadbois et pour soutenir les jeunes chanteurs en leur offrant des bourses.

Même si la famille semble à l'aise, elle connaît des difficultés financières durant la Crise économique des années 1930. Le magasin ferme ses portes. Les Gadbois quittent la petite localité de Saint-Barnabé pour s'installer à Montréal. Le père meurt en 1964, âgé de 87 ans, la mère décède en 1972, à 93 ans.

Il s'agit d'une famille dévote : la religion tient une place importante surtout pour la mère. Deux des enfants ont fait leur entrée dans le milieu religieux, Rose-Alba et Charles-Émile.

Charles-Émile a six ans lorsqu'il fréquente le couvent dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph. Élève studieux, il baigne dans l'atmosphère musicale de la maison. On aime chanter et on chante juste. Sa sœur lui enseigne le piano



alors qu'il a 8 ans. Il suit des cours de Téléphore Urbain, musicien aveugle de Saint-Hyacinthe, organiste de la paroisse Notre-Dame de Saint-Hyacinthe. Madame Gadbois joue de l'accordéon, le père chante.

À 12 ans, Charles-Émile est inscrit au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Il commence en septembre 1918 et termine son cours en juin 1926. Il est dans la classe de Daniel Johnson, père, futur Premier ministre du Québec; de Gérard Delage, futur gastronome; d'Omer Côté, secrétaire de la province sous Duplessis puis juge, pour ne nommer que ceux-là.

Au Séminaire, il apprend la clarinette, la trompette et poursuit des cours de violon avec le professeur Henri Richard. Charles-Émile est pensionnaire, ses parents passent le prendre tous les jeudis, jour de congé pour les élèves.

À 20 ans, Charles-Émile doit se choisir une carrière, une profession. Élevé dans une atmosphère religieuse — il a été enfant de chœur durant sa jeunesse — il opte pour la prêtrise. À l'automne 1926, Charles-Émile fait son entrée au Grand Séminaire de Montréal pour y commencer des études théologiques.



Figure 1. L'abbé Gadbois lors de son ordination en juin 1930. Sur la photographie, de gauche à droite, à l'avant : Prosper Gadbois, son père, l'abbé Charles-Émile, Céлина Germain, sa mère, et sa sœur Rose-Alba, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame. À l'arrière, ses frères Rosario et Raoul.

(Centre d'archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, Fonds Charles-Émile Gadbois, AFG042).



En première année il fait partie de la Schola Cantorum, fondée en 1912, école de musique sacrée où le chant grégorien est enseigné puisqu'il est alors en vigueur dans la liturgie catholique. Le séminariste apprend si rapidement que la deuxième année, il est nommé directeur du chant ou maître de chapelle pour la communauté. La troisième année, il est chargé de l'enseignement du solfège dans les classes. L'élève dépasse les maîtres. Il est finalement ordonné prêtre à la chapelle du Séminaire de Saint-Hyacinthe, le 14 juin 1930, par Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield. On le nomme maintenant l'abbé Charles-Émile Gadbois ou l'abbé Gadbois.

De la musique avant toute chose

L'abbé Gadbois a suivi les cours de la Schola Cantorum et il a obtenu son diplôme avec la mention « Très grande distinction ». Dès septembre 1930, le Séminaire de Saint-Hyacinthe le réclame pour enseigner à la classe des premières, en Éléments français et pour être responsable de la fanfare ou harmonie du Séminaire. Il remplace l'abbé Rosario Vadnais. Il enseigne donc la liturgie, la morale et le



Figure 2. L'orchestre du Séminaire de Saint-Hyacinthe sur la scène de l'opéra *Joseph* en 1935. Photographie de B.J. Hébert, Saint-Hyacinthe.

(Centre d'archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, Fonds Charles-Émile Gadbois, AFG042).



solfège à toutes les classes. Il s'occupe de la chorale des Saints-Anges, c'est-à-dire de la chorale des petits. Il fait chanter des cantiques français le dimanche durant les messes.

L'abbé Gadbois enseigne aussi le violon et la direction de l'orchestre du Séminaire lui est confiée. En mai 1935, il décide de monter un opéra, *Joseph*, paroles d'Alexandre Duval, musique d'Étienne Nicolas Mehul. Il s'agit du drame biblique de Joseph, fils de Jacob, vendu par ses frères.

C'est un succès inespéré. Trois représentations ont lieu à l'automne. L'entreprise est audacieuse pour un petit collège de province. L'orchestre compte 27 musiciens, un chœur de 75 voix, 25 comédiens participent également au spectacle, dirigés par l'abbé Hector Bernard, professeur de littérature et de diction. Le spectacle est repris au printemps de l'année suivante.

Genèse et fondation de *La Bonne Chanson*

L'abbé poursuit son enseignement au Séminaire. L'orchestre a connu ses heures de gloire, rarement égalées depuis. Arrive alors l'année 1937, déterminante pour l'abbé Gadbois et aussi pour l'histoire musicale du Canada.

À l'époque, il faut se rappeler que la radio fait beaucoup jouer la chansonnette française avec Maurice Chevalier, Fernandel, Tino Rossi, Édith Piaf. Le jazz commence aussi à être très répandu, le fox-trot, le Boogie-Woogie, des danses et des chants qui ne sont pas prônés par le clergé qui y dénote de la grivoiserie et de l'impudeur.

L'abbé Gadbois a subi diverses influences, mais parmi celles-ci, deux sont plus importantes et l'ont conduit à la création de *La Bonne Chanson*. Premièrement, la lecture d'un texte de l'écrivain français Paul Claudel, intitulé « Discours aux Canadiens » qui fait l'éloge des vieilles chansons françaises; deuxièmement, la tenue du Deuxième congrès de la langue française, à Québec en juin 1937. L'abbé Gadbois y participe et y entend Mgr Camille Roy, critique littéraire, recteur de l'Université Laval, et président du Comité de Survivance française en Amérique.



Mgr Roy y déclare : « *Un des meilleurs moyens de conserver et de cultiver l'esprit français est de chanter et de faire chanter les chansons françaises canadiennes* »¹. « *Ce fut une parole providentielle* » devait confesser plus tard l'abbé Gadbois, entendant cette allocution comme lui étant adressée personnellement.

Revenu à Saint-Hyacinthe, l'abbé Gadbois se donne lui-même pour mission de faire connaître « *ces belles chansons françaises* », chansons de folklore, comme le suggère Claudel, et des chansons qui ne pourront nuire à la morale des jeunes. Il commence donc à enquêter. Qu'existe-t-il pour faire connaître ces beaux airs anciens ou ces mélodies chantées dans les salons mais dont on ne trouve pas toutes les paroles et encore moins la musique ou l'air ?

Au Québec, on peut se procurer de la musique en feuille chez Archambault. On a pu s'abonner au *Canada qui chante*, au *Passe-Temps* ou à des périodiques du genre. Mais il y a surtout en France, une œuvre qui influencera au plus haut point Gadbois, *La Bonne Chanson* de Théodore Botrel.

Botrel, surnommé le « barde breton », converti au chant patriotique et religieux, auteur de nombreuses chansons du terroir, qui a chanté surtout la paysannerie, les traditions françaises et bretonnes, a publié une douzaine de recueils. Il a également donné de nombreux spectacles. Il entreprend d'ailleurs une tournée canadienne en 1903, avec son épouse, s'arrêtant au Séminaire de Saint-Hyacinthe où il est reçu avec enthousiasme. Il est décédé en 1925. La *Paimpolaise* est la chanson qui le fit connaître à partir de 1893.

*Quittant ses genêts et sa lande, Quand le Breton se fait marin,
En allant aux pêches d'Islande, Voici quel est le doux refrain
Que le pauvre gâs, Fredonne tout bas
J'aime Paimpol et sa falaise, Son église et son Pardon,
J'aime surtout la Paimpolaise, Qui m'attend au pays breton.*

Finalement, Gadbois juge qu'il n'existe pas grand-chose ou qu'il n'y a que des ouvrages parcellaires qui ne conviennent pas nécessairement aux jeunes. Les moyens manquent pour répandre les chansons. Peu de ressources sont